**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 70 (1941)

**Heft:** 13

**Artikel:** Jour des morts

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-1040923

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

**Download PDF:** 11.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

### IIIme année

Répétition du programme des deux autres années, en ajoutant :

**Grammaire :** les participes pronominaux — emploi de même, tout, quelque, quoique, parce que — analyse logique de la phrase et fonctions des propositions. *Conjugaison* des principaux verbes irréguliers.

**Orthographe :** dictées graduées et suivies sur les participes des verbes pronominaux, les règles de tout, même, quoique, quelque, parce que, les principaux verbes irréguliers.

**Composition :** lettres d'offres de services, annonces de journaux, comptes rendus, convocations, réclamations.

**Calcul :** partages proportionnels — mélanges, densités.
*Comptabilité :* prix de revient, comptes de caisse, comptes d'un verger, d'un poulailler, d'un jardin, inventaire et bilan.

## Partie non officielle

# Jour des morts

*« Que par notre loyalisme à toute épreuve, nous soyons pour notre patrie un inexpugnable rempart. »*

Sous le ciel bas, le paysage semble attendre. Les nuages plus lourds et plus noirs s'abaissent vers l'horizon. Ils s'accrochent à droite à un clocher pointu ; ils s'effilochent aux sapins et ils s'écrasent là-bas contre la montagne. Une brume monte de l'herbe rare et la lumière grise allume d'étranges lueurs dans les flaques de la route qui coupe en deux le paysage. Les peupliers qui bordent le chemin semblent élargir l'espace et font paraître plus tassés les toits humbles des fermes qui, çà et là, se serrent frileusement contre le sol. Il y a dans l'air cette angoisse des campagnes à l'approche de la tempête.

Tout à coup, du clocher de la petite ville, les premières notes du glas sont tombées une à une, vibrantes, profondes, insistantes, comme si elles allaient chercher en nos cœurs tous les deuils passés, toutes les douleurs oubliées. Et, tandis que leur rythme égal martelait nos âmes et les accordait à sa tristesse, d'autres cloches leur ont répondu de village en village, et tout le pays soudain attentif a semblé s'incliner sous leur lourde harmonie. Puis, lentement, à mesure que la sonnerie des morts remplissait l'espace, les morts eux-mêmes, nos morts, les morts de ce pays, semblaient reprendre possession de cette terre, animer de nouveau la route et le village, les places qu'ils avaient parcourues, les maisons qu'ils avaient bâties. Nous sentions leur foule innombrable se dresser sur ce sol qui fut le leur et nous croyions les voir tous, ceux que nous avions aimés et qui sont partis, il n'y a pas longtemps — grand'mères à l'étroit corsage et aux mains jointes sous les mitaines noires, grands-pères qu'appelait encore la montagne —, puis ceux qui les ont précédés et qui s'en allaient comme nous le soir à la prière, qui, tout comme nous, bavardaient sur les places, chantaient leur pays les soirs de printemps, montaient au Moléson, ceux qui labourèrent cette terre, conduisirent leurs troupeaux à l'alpage, élevèrent ces églises, édifièrent ces croix sur les Vanils.

Nous les sentions tous présents, eux qui furent jeunes et pleins d'espoir, qui furent des hommes et des femmes heureux et qui, après avoir travaillé et peiné, sont maintenant poussière dans les cimetières étroits entre les vieux murs et les ceintures de buis. A cette pensée, une immense pitié nous étreignait tandis que le long gémissement du glas tombait sur la terre qu'ils aimèrent.

Puis, peu à peu, cette pitié a fait place à la sérénité : nous sentons que quelque chose d'eux a survécu. Comme ce matin, alors que nous nous retrouvions deux ou trois générations auprès d'une tombe, nous éprouvons, aigu, le sentiment de n'être que l'un des anneaux d'une longue chaîne. Nous sentons que de tout notre être nous sommes à ces morts, parce que nous leur devons tout, depuis le pain quotidien que nous donnent ces champs qu'ils ont labourés jusqu'à l'église où nous prions et à la maison qu'ils ont édifiée. Nous sentons que ces champs, cette église, cette maison ne sont pas à nous, nous sentons qu'il s'agit seulement d'un dépôt qui nous a été confié pour que nous le transmettions à d'autres, à ceux qui viendront après nous, et dont, pas plus que nous, ils ne seront propriétaires ; nous réalisons que nous passons, que les générations passent et que le pays continue. Et nous sentons que ce pays a une âme faite de ce que nos morts lui donnèrent de leur foi si grande et si humble, de leur amour si généreux et si simple, de leur espérance ferme et candide à la fois. Et, en ce soir des Morts, à la pensée que ce pays pourrait être menacé dans ses biens, mais plus encore dans son âme, une angoisse sourde monte en nous ; et, tandis que les dernières notes du glas s'attardent pesamment sur la campagne qu'envahit la nuit, nous voudrions faire quelque chose pour notre terre et l'invocation jaillit spontanément du fond de notre cœur : *Que par notre loyalisme à toute épreuve, nous soyons pour notre patrie un inexpugnable rempart !*

* * *

Les mots tant de fois répétés nous apparaissent tout à coup lourds de toute leur signification. Ils s'imposent à nous avec l'impérieux pouvoir de la vérité, car le souhait qu'ils expriment — nous en avons l'évidente compréhension — est le seul moyen qui nous soit donné de nous réaliser nous-mêmes dans la fidélité à ceux qui nous ont faits ce que nous sommes, de continuer le pays et de transmettre leur message à ceux qui, à l'heure de la relève, reprendront notre tâche. Le loyalisme ne signifie-t-il pas — plus que nous ne l'avions imaginé jusqu'ici — une attitude d'âme qui prend l'être à sa racine et le transforme entièrement ? Etre loyal, n'est-ce pas être selon la loi, n'est-ce pas accepter de s'insérer dans l'ordre du monde par une volonté consentante, une volonté qui accepte pleinement, totalement, telle qu'elle est, cette parole de Dieu qui s'exprime à chaque heure par les événements de la vie quotidienne, les choses de cette terre et ceux qui peinent avec nous ?

Etre droit, être loyal en face de l'existence, comme ces morts pour qui tout à l'heure la pitié nous envahissait parce qu'ils avaient tant souffert, tant travaillé pour aboutir à cette croix de fer où la rouille dévore les lettres de leur pauvre nom... Nous comprenons maintenant pourquoi ils vécurent sans défaillance leur humble destinée. Ils avaient regardé loyalement la vie. Les vieux avaient pleinement accepté la loi : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.* Et leurs jours s'écoulaient l'un après l'autre, tous pareils dans l'accomplissement de leur tâche bien modeste mais qu'ils jugeaient grande parce qu'elle servait à tisser leur éternité. Les vieilles qui, le soir, s'attardaient dans leurs églises silencieuses savaient que la vie est plus large, plus riche que ce que nous en voyons ici-bas.

Elles savaient que les anges traversent nos destinées, elles savaient que leur sollicitude n'est pas seule à veiller sur les berceaux, que leur inquiétude n'est pas seule à accompagner les enfants dans la vie, mais qu'un ange « commis par la divine Providence » doit les éclairer de ses pures lumières, les protéger contre leurs ennemis et les conduire dans la voie du salut. Plus que d'assurer à leurs fils des protecteurs influents ici-bas, elles se préoccupaient de leur donner dans le ciel un patron dont elles avaient éprouvé la puissance d'intercession, et le choix du prénom de l'enfant à naître n'était pas affaire de mode. Elles savaient que nous ne verrons que plus tard l'infinie résonance de nos actes, que nos échecs sont des *épreuves* et non pas des malheurs et qu'il est des succès plus lourds que des désastres. Ces femmes vivaient de la conviction que Dieu mène le monde ; aussi, lorsqu'il s'agissait d'apprécier les événements, d'engager les existences, de se réjouir ou de s'attrister, elles jugeaient en pleine connaissance de cause et leur sérénité devenait une force pour ceux qui les entouraient.

Etre loyal en face de soi-même, en face des autres, comme le furent nos morts... Ils ne voulaient pas jouer un personnage à leurs propres yeux ou à ceux de leurs proches. Ils s'acceptaient eux-mêmes, humblement, simplement, tels qu'ils étaient. Ils connaissaient leurs faiblesses et priaient Dieu de leur aider à s'en corriger, ils connaissaient leurs qualités et n'en tiraient pas vanité. Ils acceptaient leur situation : ils bénissaient Dieu des avantages qu'elle présentait et, sans aigreur, sans amertume, ils imploraient son secours pour tâcher de l'améliorer. Ils ne songeaient pas à se faire valoir en dépréciant les intentions ou les actions d'autrui. Ils ne recherchaient pas les honneurs qu'ils auraient eu conscience de ne pouvoir porter : ils étaient convaincus que toute charge avant d'être un honneur est un fardeau qui exige toujours un détachement complet et parfois l'héroïsme. Aussi étaient-ils heureux et fiers de servir Dieu à leur place. Ils avaient compris que le bonheur et la tranquillité de tous exigent des sacrifices de chacun et que pour que le pays vive, il faut voir plus loin que soi, que son village, que sa profession, plus loin que ses antipathies, plus loin que ses intérêts personnels ou que certains intérêts particuliers. Et, parce qu'ils avaient confiance en la Providence, parce qu'ils savaient que les autres aussi avaient confiance en cette même Providence, ils avaient confiance en leur prochain, inférieurs, égaux, supérieurs. Et, loyalement, comme leurs chefs, avec leurs chefs, ils travaillaient pour que le pays mérite d'être toujours mieux aimé, car ils voulaient laisser à leurs enfants une patrie plus belle encore qu'ils ne l'avaient reçue. Aussi, loin de décourager les efforts qui tendaient à faire le pays toujours plus digne de sa mission, avec générosité, ils consentaient aux renoncements nécessaires et si leurs vœux à eux ne pouvaient pas toujours être exaucés, ils ne murmuraient point, car leur expérience quotidienne des gens et des choses leur avait enseigné que, même dans leur humble sphère d'action, ils ne pouvaient pas non plus faire tout ce qu'ils auraient voulu ou désiré...

* * *

Et tandis que la nuit descend toujours plus noire, tandis que le sens profond de notre devoir se précise de façon toujours plus nette, nous éprouvons le besoin de nous appuyer plus fortement sur nos morts ; nous les appelons à notre aide, et, d'avoir ainsi communié à leur souvenir, nous nous sentons l'âme renouvelée et d'un cœur plus ferme nous répétons à nouveau : *Que par notre loyalisme à toute épreuve, nous soyons pour notre patrie un inexpugnable rempart* !

D. H. P.